LE NEZ DES JUMELLES

Il y avait un cultivateur du nom de Martin qui possédait les plus beaux blés de son village, mais qui ne trouvait pas le moyen de marier ses deux filles jumelles. Par leur modestie, leur piété et leurs qualités ménagères, Léonie et sa sœur Mélina méritaient pourtant l'amour d'un honnête et beau garçon. Le malheur voulait que Mélina eût un nez trop long d'une fois et demie, et que Léonie n'en eût point du tout. Les personnes d'une curiosité avisée prétendaient que, dans le sein de leur mère; l'une des jumelles avait profité de l'obscurité pour détourner à son profit toute la nourriture qui devait aller au nez de sa sœur. C'était là une supposition hardie, à laquelle il ne serait pas tout à fait raisonnable de s'attarder. Quelle qu'en fût la cause, cette mauvaise répartition des cartilages déparait deux visages qui n'eussent pas manqué, sans cela, d'être fort avenants, et le dommage paraissait plus sensible encore par l'effet du contraste. En fait de nez, les moins exigeants d'entre les hommes, s'ils ne se soucient pas de la forme, ne sauraient se désintéresser du volume et ils aiment bien une juste moyenne. Lorsqu'elles traversaient le village, Léonie se mouchait à chaque instant pour faire croire qu'elle avait un nez et Mélina tâchait à se montrer toujours de trois quarts pour faire illusion sur l'importance du sien, mais ces ruses innocentes n'abusaient aucun des jeunes hommes à marier et il n'y avait presque point d'espoir pour les deux infortunées de trouver jamais chaussure à leur pied.

«Mon Dieu, soupirait Léonie, quel bonheur ce doit être un mari qui vous mène par le nez...

– Hélas! soupirait Mélina, les époux mal accordés qui passent leur temps à se manger le nez sont encore bienheureux... Pour moi, je me laisserais manger la moitié du mien sans rien dire!»

Première publication dans une revue non identifiée, probablement parisienne, que l'on peut semble-t-il dater de 1934 ou 1935 d'après la présentation. Cette nouvelle a été retrouvée dans les extraits de journaux que Mme Marcel Aymé avait conservés après le décès de son mari.

Ainsi s'affligeaient les pauvrettes, et le bonhomme Martin eût payé de ses meilleurs champs de blé la joie de pouvoir prendre à l'une ce qu'elle avait de trop, pour donner à l'autre ce qui lui manquait. Mais quand une fille est entrée dans sa vingtième année, son nez est bien près d'avoir réalisé toutes ses promesses et il n'y a autant dire point de chance que la nature puisse encore se raviser.

La famille Martin avait dans le village une grande réputation de piété et il n'y en eut jamais, à notre connaissance, d'aussi méritée. Léonie et Mélina se vouaient à tous les saints, les priant qu'ils voulussent bien accommoder leurs deux nez d'une manière à les rendre aimables et d'un bon usage conjugal. D'abord, elles s'adressèrent à saint Pierre et à saint Paul qui sont les plus considérables comme les plus sérieux, mais ces deux grands saints ne s'émurent pas des prières qui montaient vers eux et il est croyable que l'objet leur parut indigne de leurs soins. Les deux sœurs songèrent alors à saint Nicolas pour ce qu'elles avaient entendu dire de sa bonhomie et de son cœur paternel – mais il fit la sourde oreille, lui aussi. Avec une admirable patience, elles supplièrent tour à tour saint Antoine, saint Jean, saint Jacques, sainte Catherine et une centaine d'autres à peine moins illustres qui se sont acquis, par leurs mérites, une situation enviable dans l'Église triomphante. Malheureusement, dans la liste si longue de tous les glorieux martyrs, il n'y en a aucun qui soit spécialisé dans le modelage des nez. Ni saint Éloi le forgeron, ni saint Crépin le cordonnier, n'étaient outillés pour mener à bien une besogne aussi délicate. Littéralement, les deux sœurs ne savaient plus à quel saint se vouer. En désespoir de cause, elles se décidèrent à demander conseil au curé de la paroisse. Après qu'elles lui eurent énuméré tous les saints déjà sollicités, il se gratta la tête, ce qui est un signe constant de perplexité, et déclara en haussant les épaules : « C'est à n'y rien comprendre... Je sais bien qu'ils ont leurs occupations au paradis, mais sur le nombre, tout de même... Écoutez, je crois qu'à tout hasard, vous pourriez prier saint Christophe. À vrai dire, je ne vois rien dans sa vie qui l'ait préparé plus particulièrement qu'un autre à l'accomplissement d'un tel vœu, mais il paraît qu'on en dit grand bien sur les routes. Essayez toujours. »

Les jumelles, rentrées à la maison, se mirent à prier saint Christophe qui leur apparut aussitôt dans sa lumière accoutumée. Il y a des saints plus savants, plus prisés que saint Christophe, il n'y en a point d'aussi cordial. Il ôta son auréole pour mettre les deux sœurs à l'aise et se fit dire toute l'affaire.

« Hum ! murmura-t-il, voilà qui n'est guère dans mes cordes...

– Ah! grand saint Christophe, s'écria Léonie, donnez-moi du nez...
– Ôtez-m'en un petit bout! supplia Mélina.
– Donnez-moi du nez, ôtez-moi du nez, c'est bien joli... mais comment faire? Vous comprenez, moi, quand on me sort de l'automobile... Si encore vous étiez des automobilistes, je ne dis pas qu'à la rigueur, peut-être... Faites-moi donc venir votre père, je voudrais lui parler.»
Le bonhomme Martin s'avança en tremblant devant le bienheureux qui le rassura d'une parole aimable.
«Mon cher monsieur Martin, je ne voudrais pas être indiscret, mais avez-vous quelques économies?
– On a de quoi, répondit le bonhomme.
– Puisque vous avez de quoi, achetez donc une conduite intérieure à vos filles et je verrai à me débrouiller pour les nez.»
Le bon saint Christophe remit son auréole sur sa tête, salua gracieusement la famille Martin qui était tombée à genoux et, sautant par la fenêtre, s'éleva dans les airs d'un coup de talon.
En considération de la visite du grand saint et dans l'espoir que le nez de ses filles lui ferait honneur un jour, le bonhomme Martin fit bien les choses et ne regarda pas à la dépense. La conduite intérieure n'eut pas moins de six cylindres et de dix-huit chevaux. Les jumelles avaient tant d'enthousiasme qu'elles apprirent toutes les deux à conduire dans une même journée. Mélina eut bien quelques difficultés dans le premier moment, à cause de son grand nez qui lui dérobait la vue de la route jusqu'à trente mètres en avant du capot, mais elle s'accoutuma très vite à regarder en biais.
Le miracle que l'on attendait de saint Christophe s'accomplit d'abord sans secousse et jour par jour. Les deux sœurs, dans leur six-cylindres, traversaient le village d'un train si vif que les garçons n'avaient pas le temps d'apprécier les imperfections de leurs profils. Il y avait bien encore quelques mauvaises langues pour rappeler que les filles Martin n'étaient pas avantageuses du nez, mais ces propos malveillants restaient à peu près sans écho. Au passage de la conduite intérieure, les hommes se prenaient à rêver et s'appuyaient avec langueur sur le manche de leurs fourches. On les entendait murmurer:
«Les jolies couleurs fraîches... Comme c'est souple et gracieux, et robuste aussi...»
En parlant ainsi, ils songeaient à la carrosserie, à la suspension, au moteur, mais ils arrivaient tout doucement à confondre la voiture et les jumelles dans une même admiration. Il faut dire que Léonie et

Mélina, depuis qu'elles roulaient dans une dix-huit chevaux, étaient devenues des jeunes filles élégantes. Elles n'auraient pas osé monter en voiture avec des sabots, un jupon de finette et un caraco. Elles se mirent très vite à porter des robes à la parisienne, du linge rose, des bas de soie et, comme elles avaient la jambe bien faite, il ne manquait pas d'hommes qui prenaient plaisir à les voir monter sur leurs sièges. Enfin, elles connurent l'art délicat de se maquiller. Mélina parvint même à tirer parti de son grand nez; elle en teintait une moitié avec des fards ocre et l'autre moitié avec des fards de la couleur du temps qui la rendaient quasi invisible; il fallait aux plus malins y regarder de bien près pour apercevoir ce que son nez avait en trop. Léonie, d'autre part, dissimulait le sien très habilement sous des lunettes de chauffeur.

Parmi les garçons du village, Antonin fut le premier qui s'intéressa tendrement aux filles du bonhomme Martin. C'était un garçon timide, indécis; ne sachant sur laquelle des deux sœurs fixer son affection, il les courtisait l'une et l'autre. Après quelque temps d'hésitation, il parut néanmoins que son cœur penchait vers Léonie, la jumelle au nez trop court. Elle en eut une grande joie et vécut dans l'attente fébrile d'une déclaration d'amour, tandis que sa sœur se résignait déjà.

Un dimanche que le père Martin déjeunait avec ses filles, l'amoureux entra, poussa un soupir et déclara:

«Il faut pourtant que je me décide à vous le dire: je suis amoureux d'une de vos filles.»

Ce disant, il regardait tendrement Léonie, toute rougissante de bonheur.

«Je ne vois pas de mal à ce que tu te maries avec une de mes filles, répondit le père. Laquelle as-tu choisie?»

Antonin sentit revenir d'un coup toutes ses hésitations, mais il fallait bien parler. Il se prononça au hasard:

«Je choisis Mélina.»

Léonie devint très pâle et aussitôt son nez s'allongea, ainsi qu'il arrive à peu près constamment aux personnes qui éprouvent une déception cruelle. Voyant le nez de sa fille s'allonger, le père tira dessus tant qu'il put afin de lui conserver ce calibre inespéré et il y réussit très bien.

Saint Christophe, qui avait mené toute l'affaire, se frottait les mains du haut du ciel et murmurait avec satisfaction:

«Et d'une. Le plus difficile est fait à présent, il me semble.»

En effet, saint Christophe avait accompli la partie la plus délicate de sa tâche. Pour Mélina, ce lui fut un jeu de réduire son nez à des pro-

portions harmonieuses. Un jour que la jeune fille, imprudente comme elles le sont toutes, roulait à 100 à l'heure sur la route nationale, le bon saint combina un petit accident avec le concours d'un poulet neurasthénique. La pauvre bête fut si bien écrasée qu'il n'y eut pas d'autre moyen, pour la manger, que de l'accommoder en sauce. Quant à Mélina, un éclat de vitre lui sectionna le nez à l'endroit convenable et les chirurgiens firent le reste.

Pourvues de nez agréables par la grâce du bon saint Christophe, Léonie et Mélina devinrent les plus jolies filles du village et même des villages voisins à trois lieues à la ronde. Elles se marièrent toutes les deux par un joli samedi de printemps et eurent chacune huit enfants, sans compter les filles, tous beaux, bien faits, avec les plus jolis nez du monde.